Réveillez-vous!

Les manuscrits de la mer Morte et la foi chrétienne

PAGE 4

Des richesses tirées d'un puits

PAGE 8

Un Dieu d'amour détruirait-il ses enfants?

PAGE 12

La marche sur le feu

PAGE 13

8 FÉVRIER 1960 No 3

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous ! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous ! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un monde nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique ! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous ! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:
WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY
117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — François Zurcher

Tirage total: 3 000 000 d'exemplaires **Le numéro : 25 ct. NF en France, 2 fr. 50 en Belgique, 5 cents au Canada, 25 ct. en Suisse**

« Réveillez-vous ! » est publié en 21 langues:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, suédois, tagalog.

Mensuel — cinyanja, coréen, indonésien, polonais, ukrainien, zoulou.

Bureaux	abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U.S., 117 Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Toronto 19	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 81, rue du Point-du-Jour, Boulogne-Billancourt, (Seine).	5 fr. N F
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Le montant de l'abonnement devrait être envoyé au bureau de votre pays, en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les paiements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels l'Association n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. **Une fiche de renouvellement** est insérée dans les deux derniers numéros avant l'échéance de votre abonnement.

CHANGEMENT D'ADRESSE : Veuillez nous le signaler trente jours avant votre départ, en nous donnant la nouvelle et l'ancienne adresse (renvoyez-nous, si possible, la dernière bande d'envoi). Ecrivez au bureau de votre pays ou, à défaut, à 39, Allmendstrasse, Berne 22, Suisse.

Second class postage paid at Brooklyn, N. Y.

Awake! semimonthly — Vol. XLI No. 3
FRENCH EDITION — FEBRUARY 8, 1960

Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous ! » est la version de Louis Segond.
Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC - Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da - Version de J.-N. Darby
Jé - Bible de Jéru alem
Li - Version du cardinal Liénart
NW - New World Translation of the Holy Scriptures
Sy - Version Synodale

SOMMAIRE

Voulez-vous aider l'humanité? 3

Les manuscrits de la mer Morte et la foi chrétienne 4

Une visite au parc national Kruger 6

Des richesses tirées d'un puits 8

Le redressement économique de l'Allemagne 10

« Ta parole est la vérité »
Un Dieu d'amour détruirait-il ses enfants? 12

La marche sur le feu 13

Coup d'œil sur le monde 16

Réveillez-vous!

« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XLI | Berne, 8 février 1960 | № 3

VOULEZ-VOUS aider l'humanité?

BIEN que la façon d'agir du monde des affaires laisse supposer le contraire, tous les humains n'accordent pas au profit et aux intérêts personnels la première place dans leur vie. Il est des gens qui se rendent compte qu'en vivant exclusivement pour soi-même, on ne peut mener une vie riche, utile et satisfaisante. C'est au contraire en aidant nos semblables, et particulièrement ceux qui ne peuvent nous le rendre de façon matérielle, que nous connaissons le plus grand bonheur. C'est ce que Jésus souligna quand il déclara: « Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour et qu'on ne te rende la pareille. Mais, lorsque tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux, des aveugles. Et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent pas te rendre la pareille. » — Luc 14: 12–14.

Certains altruistes ont fait de grands sacrifices pour aider l'humanité. Citons l'exemple d'Albert Schweitzer qui quitta l'Europe il y a de nombreuses années afin de remplir le rôle de missionnaire-médecin parmi les indigènes de l'Afrique-Equatoriale française. A son avis, en soignant les Africains, il aiderait l'humanité.

D'autres pensent qu'ils peuvent aider l'humanité en fondant des hôpitaux dans leur localité ou en entretenant de telles institutions. D'autres encore s'occupent d'œuvres de bienfaisance. Un ecclésiastique anglais qui fonda une œuvre de ce genre déclara que ses collaborateurs « répandaient l'Evangile sans le prêcher ». Selon lui, on fait connaître l'évangile en aidant son prochain.

Le désir de secourir autrui est louable, mais tous ceux qui veulent aider l'humanité ne peuvent pas être missionnaire-médecin, construire un hôpital ou fonder une œuvre de bienfaisance. C'est pourquoi certains aident, en donnant leur temps ou leur argent, des organisations vouées à la lutte contre la maladie, ou se dévouent de quelque autre manière pour faire le bien.

De telles personnes pourraient obtenir des résultats plus directs de leur dévouement si elles s'engageaient dans un service qui procure à l'humanité des bienfaits plus grands même que les soins médicaux, la nourriture et le vêtement. En effet, ces choses n'apportent qu'un soulagement provisoire aux malades et aux indigents, elles ne s'attaquent pas à la cause de la souffrance humaine. Le service qui procure des bienfaits durables est d'ordre spirituel. Il transforme l'intelligence de sorte que les gens qui ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes en viennent à aimer leur prochain, que ceux qui ne tenaient aucun compte des principes justes, en viennent à en faire la règle de leur vie. Ce service apporte en outre le réconfort et l'espérance à ceux qui soupirent et qui gémissent à cause des abominations qui se commettent dans l'ordre de choses actuel. Le service dont nous parlons est la prédication de la bonne nouvelle réconfortante du royaume de Dieu.

La charité ne changera jamais l'actuel ordre de choses inique à cause duquel tant de gens sont pauvres, affamés, mal habillés et malades. Seul un nouvel ordre de choses, un monde nouveau, peut procurer un soulagement permanent. Jéhovah Dieu a résolu d'établir un tel monde au moyen de son royaume. C'est pourquoi, l'aide la plus profitable que l'on puisse apporter à l'humanité consiste à consoler les affligés en leur annonçant la bonne nouvelle.

Le royaume de Dieu opérera les changements radicaux nécessaires pour supprimer l'oppression, l'injustice, la cupidité, la misère et la maladie. Il s'attaquera à la racine même des malheurs de l'humanité, et le fait que cela aura lieu au cours de la génération actuelle donne aux pauvres, aux malades et aux opprimés, l'espérance et la force spirituelle qui rend la vie digne d'être vécue même dans les circonstances les plus difficiles.

Jésus-Christ considérait la prédication de la bonne nouvelle du royaume de Dieu comme étant d'une importance capitale. Quoiqu'il guérît miraculeusement de nombreux malades et nourrît des multitudes, il ne fit pas de ces occupations son activité principale. Il accorda la première place à la prédication des vérités de la Parole de Dieu et de la bonne nouvelle du Royaume. S'adressant à une foule qu'il avait nourri miraculeusement, il déclara: « Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste pour la vie éternelle. » (Jean 6: 26, 27). Jésus faisait allusion à la nourriture spirituelle, celle qui nourrit et édifie l'esprit dans la justice et la vérité et qui transforme la vie pour qu'elle soit en harmonie avec la volonté divine. Les gens qui reçurent une telle instruction au premier siècle de notre ère étaient en bonne santé spirituelle et ils faisaient preuve d'amour les uns envers les autres.

Il en va de même aujourd'hui. Bien que nous vivions dans un monde spirituellement malade, nous pouvons trouver pour notre part la santé spirituelle. On peut lire ce qui suit dans la revue *Saturday Review:* « Aussi longtemps que le monde est gouverné par des égoïstes, il deviendra de plus en plus malade. (...) C'est pourquoi le désir d'aider l'humanité ne suffit pas, il faut également savoir ce dont elle a besoin. » Les habitants de ce monde malade ont besoin de nourriture spirituelle. C'est ce qui leur manque le plus.

On peut aider l'humanité affligée beaucoup plus efficacement en annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu, en édifiant la foi des gens et en leur enseignant à vivre con-

formément aux principes bibliques, qu'en apportant son concours à des œuvres de bienfaisance ou à d'autres projets visant à secourir les affligés de façon matérielle. De plus, les personnes de tous les rangs de la société peuvent prendre part à une telle œuvre. Selon les Ecritures, le travail principal du chrétien à notre époque consiste à prêcher la bonne nouvelle du royaume de Dieu et à annoncer les vérités instructives de la Parole divine. Jésus ne prédit-il pas que la bonne nouvelle du Royaume serait « prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations », avant qu'arrive la fin? L'apôtre Paul souligna également la nécessité de cette œuvre lorsqu'il déclara: « Car c'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice, et c'est en confessant de la bouche qu'on parvient au salut. » — Matthieu 24:14; Romains 10:10.

L'ecclésiastique anglais qui prétend que les œuvres de bienfaisance répandent « l'Evangile sans le prêcher » est dans l'erreur. La philanthropie et les bonnes actions peuvent appuyer la prédication mais elles ne peuvent remplacer l'instruction spirituelle. Elles ne réalisent pas l'ordre scriptural de prêcher. En prêchant les bonnes choses de la Parole de Dieu, à l'instar du Christ, nous pouvons servir Dieu et en même temps aider l'humanité de la façon la plus efficace, car nous prenons part ainsi à une œuvre salvatrice. C'est cette œuvre que les témoins de Jéhovah poursuivent aujourd'hui dans la terre entière.

Les manuscrits de la mer Morte ET LA FOI CHRÉTIENNE

LES mots « manuscrits de la mer Morte » (ou manuscrits de Qoumrân) suscitent des sentiments très divergents car il existe plusieurs opinions au sujet de ces manuscrits. Beaucoup de personnes ne savent pas au juste de quoi il s'agit et ceux qui les connaissent ne sont pas d'accord sur leur signification.

Pour celui qui croit à la Bible, ces manuscrits constituent une preuve importante de l'exactitude du saint Livre, une réplique à ses détracteurs qui prétendent qu'il a subi des changements au cours des siècles. Par contre, ceux qui ne croient pas à la Bible se servent des mêmes documents pour soutenir leur plus récente attaque contre le christianisme, attaque qui a reçu une large publicité grâce à la diffusion de plusieurs livres bon marché. Si les mêmes documents ont suscité des points de vue aussi contradictoires chez deux groupes de personnes apparemment intelligentes et bien informées, c'est à cause du contenu de ces manuscrits et des conclusions qu'on en a tirées.

L'histoire étonnante des manuscrits de la mer Morte commença en 1947 par un événement assez banal. Un jeune Bédouin, à la recherche d'une chèvre perdue, escaladait une falaise rocheuse près de la côte nord-ouest de la mer Morte. L'histoire ne dit pas s'il retrouva sa chèvre, mais elle relate qu'il fit une autre trouvaille qui a soulevé une controverse laquelle, après plus de dix ans, n'est pas encore terminée. Le jeune Bédouin découvrit en effet une grotte contenant quelques vieilles jarres. Peut-être avait-il espéré que celles-ci renfermaient un trésor, mais il n'en retira que des rouleaux de peau enveloppés de toile. Il se demanda toutefois si ces rouleaux avaient de la valeur.

L'antiquaire à Bethléem à qui ils furent proposés n'en fit pas grand cas, mais finalement l'archevêque syrien orthodoxe de Jérusalem en acquit quatre (pour quelques livres, dit-on). D'abord, les experts déclarèrent les manuscrits sans valeur, mais le Dr William F. Albright de l'Université Johns Hopkins (Etats-Unis) s'en émerveilla. Immédiatement, ce spécialiste en la matière fit dater le rouleau d'Esaïe (long de sept mètres et contenant le texte intégral du livre d'Esaïe) de l'an 100 avant Jésus-Christ, le qualifiant avec raison de trouvaille « absolument incroyable ». Toutes les vérifications scientifiques, y compris la datation effectuée à l'aide du radio-carbone, ont confirmé cette déclaration. La valeur d'un tel rouleau est inestimable.

Pendant des années, les détracteurs de la Bible avaient fait valoir à ceux qui croyaient à sa véracité intégrale, la longue période de temps écoulée entre la rédaction des Ecritures hébraïques (appelées communément « Ancien Testament ») et les plus anciennes copies disponibles de ces Ecritures. En effet, la copie la plus ancienne d'un manuscrit biblique hébreu digne de foi, datait d'environ l'an 900 de notre ère. Et voilà que maintenant, on avait mis au jour une copie parfaitement lisible du livre d'Esaïe tout entier écrite avant le début de l'ère chrétienne! Et pourtant, à l'exception de quelques variations insignifiantes dans l'orthographe et d'autres petits détails, elle était identique aux copies les plus récentes. Cela revient à dire que pour connaître le contenu de l'ancien rouleau de la mer Morte, il suffit de lire dans la Bible le livre d'Esaïe.

Les adversaires de la Bible avaient donc tort. Au cours d'un millénaire, l'Ecriture sainte n'avait subi aucune modification sensible. C'est à cette preuve irrécusable de l'authenticité de la Bible que pense le croyant lorsqu'il entend parler des manuscrits de la mer Morte.

Le point de vue opposé

Si le rouleau d'Esaïe prouve que le texte d'une partie importante de la Bible est resté inchangé pendant les deux mille ans écoulés, comment se fait-il que les adversaires de la Bible se servent des manuscrits de la mer Morte pour soutenir une nouvelle attaque contre le christianisme? C'est que de nombreux autres rouleaux ont été découverts en même temps et ceux-ci comprennent, outre des textes partiels et des fragments de tous les livres des Ecritures hébraïques (à l'exception de celui d'Esther), des ouvrages non bibliques. Ces derniers appartenaient à une ancienne secte et consistent notamment en des commentaires des Ecritures, un Manuel de Discipline et un livre décrivant une guerre religieuse à venir.

Les savants ont fait le rapprochement entre ces écrits et des ruines, appelées Khirbet Qoumrân, situées à proximité de la grotte découverte par le jeune Bédouin.

On pense qu'il s'agit des ruines d'un monastère occupé par des esséniens (membres d'une secte juive préchrétienne) depuis environ l'an 135 avant Jésus-Christ jusqu'en l'an 68 de notre ère. Les rouleaux non bibliques traitent des croyances et des pratiques de cette secte.

Cependant, certains voient entre l'essénisme et le christianisme une analogie frappante. Ces personnes prétendent que cette secte parlait de la « vie éternelle », pratiquait le baptême et prenait des repas sacrés où figuraient le pain et le vin. On dit aussi que la communauté fut fondée par un « Maître de Justice » qui avait été persécuté et probablement mis à mort. Les détracteurs de la Bible en déduisent que le christianisme s'inspira de l'essénisme et que par conséquent, il n'est qu'un rejeton de ce dernier.

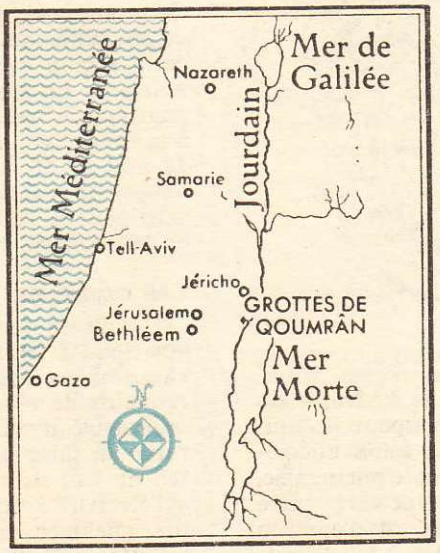
Ces conclusions plaisent à plusieurs catégories de personnes: (1) à ceux qui n'ont jamais accepté le christianisme, (2) à ceux qui ne veulent pas l'accepter et (3) à ceux qui, en toute sincérité, s'en sont détournés parce que les Eglises ont enseigné des doctrines humaines, païennes, illogiques, insensées et diamétralement opposées à celles du Christ. Il existe cependant des croyants familiarisés avec la Bible et qui, en raison de leur connaissance de la vraie doctrine chrétienne (en contraste avec les doctrines enseignées souvent par les Eglises) ont de solides raisons de douter des conclusions précitées.

Des différences étonnantes

On peut se représenter l'étonnement de ces croyants quand, le 22 octobre 1958, ceux d'entre eux qui habitent l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et diverses régions du continent européen, entendirent un discours édifiant à ce sujet radiodiffusé par la B.B.C. Au cours de cette émission, H.-F.-D. Sparks, professeur d'exégèse biblique au Collège Oriel de l'université d'Oxford, déclara à propos des adversaires de la Bible:

« Manifestement, ceux qui ont voulu tirer parti des [parallèles supposés] étaient inspirés par des préjugés antichrétiens plutôt que par l'amour de la science. » Le professeur Sparks poursuivit: « Il a été souligné immédiatement que les ressemblances sur lesquelles cet argument repose, analysées soigneusement, sont beaucoup moins frappantes qu'on pourrait le supposer à la lecture d'une liste comme celle que je viens de vous donner. Il existe non seulement des analogies mais aussi des divergences notables qu'il convient d'expliquer également. »

Ces différences sont fondamentales car, comme le déclara le professeur Sparks: « Tandis que les chrétiens croyaient à un seul Messie (le Jésus qu'ils connaissaient déjà) les écrits de Qoumrân parlent souvent de deux Messies, « les Messies d'Aaron et d'Israël ». Les chrétiens avaient répudié l'observance stricte du sabbat, mais dans la communauté de Qoumrân il existait un règlement très sévère à ce sujet. Et la liste des différences pourrait être allongée. (...) On ne peut nier que la théologie et les pratiques chrétiennes décrites dans le Nouveau Testament sont loin d'être identiques avec la théologie et les pratiques décrites dans les manuscrits de Qoumrân. »



Le baptême, la communauté des biens et la prédication

Des différences analogues apparaissent encore si l'on consulte n'importe quelle autre liste de pratiques de la secte de Qoumrân. Les chrétiens, par exemple, se faisaient baptiser une seule fois, non à des fins purificatrices mais pour symboliser l'offrande de leur personne à Dieu. Par contre, les esséniens, croit-on, se livraient, une ou même plusieurs fois par jour, à des ablutions traditionnelles — inconnues chez les chrétiens — pour la purification.

Ce fut seulement dans une circonstance exceptionnelle que les chrétiens vendirent leurs biens et mirent leurs ressources en commun: lorsque des milliers de néophytes prolongèrent leur séjour à Jérusalem pour acquérir une instruction supplémentaire après la Pentecôte de l'an 33, et qu'il fallut prendre soin de ceux qui n'avaient pas assez d'argent avec eux. Les esséniens, au contraire, pratiquaient la communauté des biens et pour devenir membre de la secte, il était requis d'« abandonner à l'ordre tous ses biens privés ». — Actes 4:34,35.

Jésus ordonna à ses disciples: « Allez, faites de toutes les nations des disciples. » Les membres de la secte de Qoumrân devaient au contraire s'isoler, s'« exiler de l'humanité ». Ils ne prêchaient à personne. — Matthieu 28:19.

Les chrétiens n'établirent aucune hiérarchie, ils ne créèrent aucun rang spécial et interdisaient parmi eux les titres honorifiques, l'« acception de personnes », les « distinctions ». Tous devaient faire preuve d'humilité. Dans son ouvrage *The Dead Sea Scrolls*, J.-M. Allegro dit ce qui suit au sujet des écrits de la secte de Qoumrân: « Nous y trouvons des allusions fréquentes au « rang » des membres. Le grade qu'ils avaient dans la communauté déterminait l'ordre dans lequel ils s'asseyaient et prenaient la parole à l'assemblée délibérante et gouvernait pour ainsi dire toute leur activité. Dans tout, les prêtres avaient la préséance. » — Matthieu 23: 8–12; Jacques 2:1–9.

De plus, à l'encontre des chrétiens qui acceptaient les instructions théocratiques transmises par les apôtres, la communauté essénienne était organisée de façon démocratique car « tous pouvaient voter ».

L'astrologie, la pâque et la guerre

En outre, la secte de Qoumrân pratiquait l'astrologie, culte païen des corps célestes condamné par les Ecritures (Jérémie 10:2; Job 31:26–28). De même que ceux des païens, les astrologues de Qoumrân décrivaient « l'influence des corps célestes sur les caractéristiques physiques et spirituelles des personnes nées sous certains signes du zodiaque ». Au dire d'Allegro, ils « recherchaient sans doute une constellation particulière qui les aurait renseignés sur une naissance spéciale, sur la venue de Celui qu'ils attendaient, que le monde juif tout entier attendait ». Vraisemblablement, ils partageaient les opinions des mages païens qui pratiquaient l'astrologie en dépit de l'interdiction divine.

Quant aux « repas sacrés » de la secte de Qoumrân, selon les données dont on dispose, ils ressemblaient da-

vantage à la pâque juive qu'à la « communion » ou commémoration chrétienne.

Et ce n'est pas tout. Jésus déclara: « Si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi afin que je ne fusse pas livré aux Juifs. » (Jean 18: 36). Mais la secte de Qoumrân était organisée pour la guerre, elle avait incontestablement des aspirations militaires absolument incompatibles avec le christianisme. L'apôtre Jean écrivit que ce sera dans le ciel que les anges et non les humains détruiront les armées de Satan. La secte de Qoumrân disposait d'instructions détaillées sur l'ordre et la tactique des batailles, sur les enseignes et sur les compagnies et les prêtres qu'il fallait envoyer au combat.

Que révèle les faits?

Devant de telles incompatibilités, comment les adversaires du christianisme peuvent-ils prétendre que celui-ci n'est qu'un rejeton de l'essénisme? Sans doute parce qu'ils n'ont aucun désir de croire. C'est la conclusion qui s'impose d'ailleurs lorsqu'on lit leurs écrits. En effet, l'un d'eux qualifie en fait Matthieu de menteur et attribue à Paul plutôt qu'à Jésus l'« invention » de la plus grande partie de la doctrine chrétienne. Cet auteur pense probablement qu'il connaît mieux les événements survenus il y a dix-neuf siècles que les témoins oculaires de l'époque. Quelqu'un qui a lu plusieurs livres de ce genre s'exclama: « Si leurs auteurs ne comprennent pas les écrits de Qoumrân mieux qu'ils ne comprennent les passages bibliques qu'ils citent, je n'ai aucune confiance en leurs dires! »

En décembre dernier, A. Douglas Tushingham, chef de la section d'art et d'archéologie du Musée royal d'Ontario, écrivit ce qui suit à ce sujet dans *The National Geographic Magazine*, célèbre revue américaine: « Contrairement à ce que veulent faire croire certaines interprétations exagérées, [ces parallèles] ne suggèrent nullement que le christianisme n'est qu'un essénisme des derniers jours qui a connu un succès particulier. »

Dans son discours radiodiffusé précité, le Dr Sparks déclara encore: « Il me semble plus juste de dire que les deux étaient des rejetons indépendants, quoique parallèles, de la souche juive. » Et il ajouta: « Le christianisme n'a jamais prétendu être « original » de la manière qu'on le pense souvent. Au contraire, les premiers chrétiens voyaient dans « ce qui le concernait » [Jésus], une réalisation des prophéties de l'Ancien Testament. Eux, et non les Juifs étaient les héritiers légitimes des promesses faites aux patriarches; leur « Eglise » et non l'église juive était l'Israël de Dieu. »

Tushingham abonde dans le même sens dans son article publié par *The National Geographic Magazine* quand il affirme que les théologiens reconnaissent que « Jésus ne rompit pas avec le passé; il déclara explicitement qu'il était venu « non pour abolir, (...) mais pour accomplir ».

Si le clergé avait enseigné à ses ouailles les prophéties relatives à Jésus comme le faisaient les premiers chrétiens et comme le font les témoins de Jéhovah modernes, les prétendus « parallèles » des détracteurs de la Bible n'auraient troublé personne. N'importe qui aurait pu reconnaître dans les conceptions messianiques des esséniens une fausse interprétation des anciennes prophéties hébraïques lesquelles, effectivement, ont trouvé leur accomplissement véritable en Jésus. On aurait évité ainsi beaucoup de confusion.

Nous pouvons tirer deux conclusions de la découverte des manuscrits de la mer Morte: d'abord, contrairement à ce qu'ont prétendu les détracteurs de la Bible, le livre d'Esaïe *n'a point* subi de changement au cours d'une période de *deux mille ans*; ensuite, ce n'est pas l'essénisme le précurseur du christianisme mais les Ecritures hébraïques et ce sont elles et non les écrits de Qoumrân, qui ont prédit le vrai Messie, Jésus-Christ.

Ces anciens rouleaux, une voix venue du passé, ajoutent un témoignage de plus aux preuves extrinsèques, sans cesse plus nombreuses, de la véracité de la Bible, véracité dont ceux qui sont familiarisés avec le contenu des Ecritures, ont toujours été convaincus.

DE NOTRE CORRESPONDANT EN AFRIQUE DU SUD

EN 1898, on délimita une région paisible de l'Afrique du Sud ensoleillée pour en faire un sanctuaire pour les animaux. Cette réserve s'étend sur plus de trois cents kilomètres, le long de la frontière de l'Afrique-Orientale portugaise, depuis Komatipoort jusqu'au Limpopo. Sa largeur varie entre cinquante et cent kilomètres et sa superficie est d'environ 20 000 kilomètres carrés. Elle doit son existence à feu le président Kruger. Aujourd'hui, le parc national Kruger est connu dans le monde entier.

Ce parc d'un si grand charme fut ouvert au public en 1928. Cette année-là, trois voitures seulement y pénétrèrent tandis qu'en 1957, on enregistra 117 185 visiteurs. Le climat de cette région est subtropical, par conséquent, idéal pour les animaux. La saison des pluies s'étend d'octobre à mars, c'est pourquoi la meilleure période pour visiter le parc va de juin à la fin septembre. Le parc tout entier est ouvert au public du 14 mai au 15 octobre, mais le reste de l'année, à cause du danger de paludisme pendant la saison des pluies, il est fermé sauf pour le voisinage immédiat des camps de Pretorius Kop et de Skukuza, situés dans le sud de la réserve.

Les camps de Pretorius Kop et de Skukuza

Ce vaste jardin zoologique est un lieu d'excursion cher aux Sud-Africains et à Pâques, à Noël et pendant les grandes vacances du mois de juillet, il accueille beaucoup de visiteurs. A moins de réserver un logement à l'avance, il est presque impossible d'obtenir une hutte ou un chalet. Même les terrains de camping sont remplis. Les huttes circulaires de béton au toit de chaume, appelées « rondavels » sont éclairées à l'électricité mais leur mobilier est des plus simples: deux lits, quelques chaises et un lavabo. Les salles de bain et les toilettes se trouvent tout près, à l'extérieur. Les hôtes peu-

vent cuisiner ou faire bouillir de l'eau sur un grand foyer en plein air. Ceux qui le préfèrent peuvent prendre leurs repas — à des prix modérés — dans un excellent restaurant. Un nombre limité de chalets à Pretorius Kop et à Skukuza comportent deux chambres à deux lits, une salle de bain avec eau courante chaude et froide, une petite cuisine, l'éclairage électrique et une grande véranda entourée de treillis métallique. Que l'on choisisse une hutte ou un chalet, on est très bien logé.

Nous avons visité le parc Kruger à Pâques quand les seuls camps ouverts (un à Pretorius Kop et un à Skukuza) étaient au complet. Une file de voitures attendait pour entrer à Pretorius Kop. C'était très tôt le matin, le soleil commençait seulement à se montrer à l'horizon. L'air était doux et nous avions la conviction que la journée allait être magnifique.

Un véritable cirque ambulant

Notre voiture avançait lentement car nous étions aux aguets dans l'espoir de voir quelques lions traverser la route. Nos espoirs furent déçus cependant, mais nous nous sommes consolés en nous disant que la journée ne faisait que commencer. Bientôt, nous aperçûmes des dizaines d'impalas à la robe roussâtre. Certains se tenaient sur le bord de la route et nous regardaient en mâchant de l'herbe, tandis que d'autres déambulaient sur la voie carrossable. Tout à coup, l'une après l'autre, une douzaine de ces gracieuses créatures se mirent à traverser la route en sautant comme si elles prenaient part à un jeu ou à une course d'obstacles (invisibles bien entendu). Ces animaux sont habitués aux automobiles, ils savent qu'elles ne leur font aucun mal et ils n'ont pas peur.

Ce premier matin, nous avons surtout vu diverses espèces d'antilopes — impalas, steinbocks, springboks et d'autres — ainsi que quelques gnous et zèbres, mais aucun lion. Nous restions sur le qui-vive, toujours dans l'espoir d'en apercevoir un. Nous avons circulé sans cesse dans les nombreux chemins autour du camp car nous voulions voir également des éléphants et d'autres spécimens de gros gibier, mais eux aussi se dérobaient à notre vue. A mesure que la journée s'écoulait, les impalas se montraient par centaines; il y en avait de toutes les tailles, depuis les tout petits jusqu'aux plus grands. Par-ci, par-là, nous apercevions quelques kobs à la queue cerclée de blanc (caractéristique propre au kob à croissant). Des chacals se faufilaient furtivement entre les arbres mais ils avaient soin de se tenir à distance.

Bientôt, les singes firent leur apparition. On aurait dit un cirque ambulant venu exprès pour nous divertir. Ils arrivèrent par douzaines, courant et sautant. Un grand babouin femelle portait sur le dos son bébé, aux énormes oreilles roses, tandis que d'innombrables jeunes singes sautaient de branche en branche, poussant des cris joyeux. Le cortège s'arrêtait de temps en temps, puis se remettait en route. Un vieux babouin semblait particulièrement intrigué. On aurait dit qu'il essayait de découvrir si nous étions aussi des animaux car il avait déjà vu passer beaucoup de ces créatures étranges. Il restait assis au bord de la route près de notre voiture à nous contempler d'un air à la fois curieux et rusé. Ses nombreuses cicatrices témoignaient de son passé belliqueux.

Nous arrivâmes ensuite à l'étang des hippopotames entouré d'arbres et de brousse, un spectacle beau et paisible. Un couple d'hippopotames, l'air béat, émergeait à peine de l'eau. Chacun appuyait sa tête sur son compagnon. Leurs mouvements étaient lents, presque imperceptibles. Doucement, apparemment sans effort, ils remontaient; les yeux apparurent d'abord, puis le museau, ensuite la tête tout entière et finalement une partie du corps. Ils soufflaient un peu, restaient quelques instants à la surface, puis brusquement, ils disparaissaient de nouveau.

Toujours pas de lions ni d'éléphants! Nous persévérions néanmoins dans nos recherches. Plus loin, nous aperçûmes des girafes entre les arbres. Tout ce que nous pouvions voir d'abord était de longues pattes, puis, au-dessus des arbres, une tête à deux protubérances. Comme il est facile pour les girafes de cueillir les feuilles tendres des branches les plus élevées (car elles se baissent rarement pour brouter l'herbe)! Elles ne s'intéressaient guère à nous mais quelques-unes eurent la gentillesse de traverser la route devant la voiture, nous donnant ainsi l'occasion de les voir de plus près. De même que le chameau, elles marchent en avançant simultanément les deux pattes du même côté.

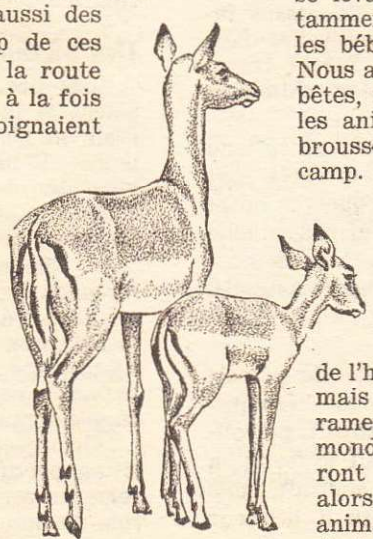
A la recherche des lions

Le lendemain, décidés à aller jusqu'à Skukuza pour essayer de trouver des lions, nous nous mîmes en route dès l'aube, l'œil bien ouvert. Sur la route qui longe le Sabi inférieur, nous avons croisé une hyène tachetée à l'allure furtive (ces animaux aiment rôder sur les chemins). Quand nous nous sommes arrêtés, elle s'est approchée de la voiture et, dressée sur ses pattes de derrière, a jeté un coup d'œil inquisiteur à l'intérieur. Elle était probablement à la recherche de nourriture car les hyènes vivent surtout de charognes. Après nous avoir dévisagés, elle alla répéter son geste près de la voiture devant nous.

Au bord du Sabi, un autre spectacle admirable nous fit arrêter: un vieux crocodile paressant au soleil sur les roches, sa queue seule dans l'eau. Les eaux bleues et paisibles reflétaient les hauts roseaux, les arbres et les roches; même le saurien, immobile, avait l'air inoffensif.

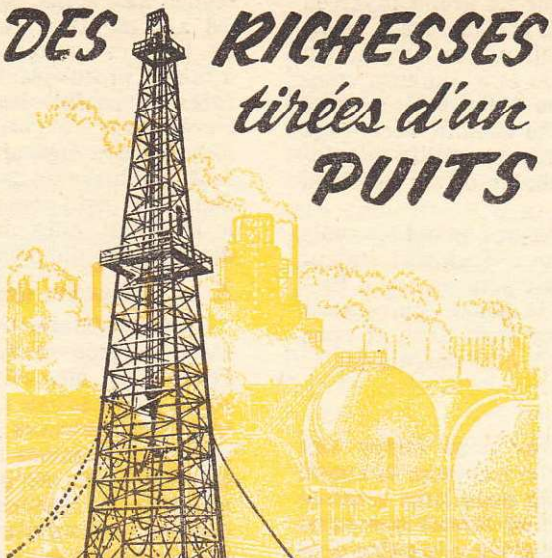
Nous nous trouvions enfin dans la région des lions et des éléphants où l'on est accueilli par l'avertissement: « Prenez garde aux éléphants! » Nos espoirs allaient grandissant, sans doute verrions-nous enfin du gros gibier. Nous demandions aux occupants des voitures que nous croisions s'ils avaient vu des lions. Au dire de certains, il y avait dans les environs des lions, des léopards et des guépards. Quelqu'un avait vu trois lions un kilomètre et demi plus loin. Un peu plus tard, nous vîmes devant nous des voitures arrêtées. Dans une vive expectative, nous les rejoignîmes. Tous les yeux étaient braqués sur trois lionnes rôdant sur des roches près du fleuve. Personne ne bougeait car, semblait-il, il y avait également un lion dans les parages. Soudain, à moins de dix mètres de nous, une énorme tête à la crinière drue émergea d'un fourré et nous dévisagea avec curiosité. Puis, avec une démarche royale, digne du roi des animaux, le lion traversa lentement la route et disparut dans le sous-bois du côté opposé pour rejoindre ses compagnes. Ce fut un moment palpitant! Les appareils photographiques entrèrent en action. Pourvu que la photo soit réussie, nous sommes-nous dit.

Sur le chemin du retour, nous rencontrâmes encore des bandes de petits singes assis au bord de la route et sur la route même. Ils s'approchaient de la voiture, s'asseyaient, se levaient et se grattaient tout en babillant constamment. Il y en avait de toutes les grandeurs mais les bébés surtout firent la conquête de notre cœur. Nous avons encore vu des antilopes et d'autres petites bêtes, mais le soleil commençait déjà à descendre et les animaux pénétraient plus profondément dans la brousse. Pour nous, il était temps de retourner au camp.



Le coucher du soleil, comme cela arrive souvent en Afrique, était magnifique. Assis sous la véranda en train de déguster une boisson rafraîchissante, le regard tourné vers les montagnes du Mozambique, nous songions combien il est bon de vivre et de savoir que Jéhovah a créé cette belle terre pour le bonheur de l'homme. Elle est déjà un lieu d'une grande beauté mais elle sera bien plus merveilleuse lorsqu'elle sera ramenée à son état de perfection originale. Dans le monde nouveau divin, l'homme et les bêtes demeureront ensemble en paix. Il ne sera plus nécessaire alors de rester dans une voiture pour regarder les animaux de près; l'homme pourra jouir pleinement de toutes les œuvres de Jéhovah Dieu.

DES RICHESSES tirées d'un PUITS



De notre correspondant en Belgique

UN LIQUIDE malodorant tiré des entrailles de la terre est le sang même de la civilisation moderne. Pour ainsi dire tout ce que nous utilisons dans la vie quotidienne, même notre nourriture, dépend de ce liquide. Il est la source de l'énergie qui fait marcher les tracteurs qui labourent nos champs et les machines qui les moissonnent, ainsi que les camions et bon nombre de trains qui transportent les produits agricoles dans les villes et les villages. Bref, exception faite du soleil, il constitue notre source d'énergie la plus importante. Pour notre monde mécanisé, ce liquide malodorant est incontestablement de l'« or noir ». A cause de l'énorme demande, le pétrole qui sort d'un puits pour alimenter la civilisation actuelle industrialisée, est une véritable richesse, si bien que le propriétaire d'un puits de pétrole est considéré comme un crésus.

Le pétrole est à ce point devenu une partie intégrante de la vie moderne, que peu de gens lui accordent une pensée jusqu'au jour où il y a pénurie ou manque total des produits du pétrole. C'est alors que l'on se rend compte du rôle vital que joue l'or noir dans la vie moderne. *The Encyclopedia Americana* révèle en termes clairs à quel point les nations dépendent actuellement du pétrole. Nous citons: « On peut affirmer que sans le pétrole, les guerres mondiales, telles que nous les connaissons, seraient impossibles. En outre, le relèvement et la reconstruction nécessaires après de pareilles guerres poseraient un problème insurmontable sans les machines fonctionnant au pétrole. Le pétrole contribue également à la production et au transport des matières de fission et de fusion. »

Peu de gens se rendent compte que le pétrole nous fournit autre chose que des carburants pour moteurs, du mazout pour le chauffage, du kérosène et des huiles lubrifiantes. Cependant, on en retire quantité d'autres produits qui entrent dans la composition des fards, de l'encre, du savon, des médicaments, de la colle, de la peinture, des cires, des asphaltes, du caoutchouc synthétique et d'environ trois cents autres articles. Il est difficile même de concevoir que l'on peut tirer tant de produits d'un liquide aussi malodorant et à l'aspect aussi sale.

Quant à l'origine du pétrole, selon une hypothèse, il a été formé il y a des millénaires à partir de matières organiques marines (animales et végétales) par un processus inconnu. On pense cependant que ces matières, ensevelies dans la vase, le sable et les bancs de coquillages, furent transformées graduellement en pétrole par l'action chimique, physique et bactériologique.

La pression souterraine des roches et de l'eau salée tend à refouler le pétrole vers la surface. Quand ses progrès sont entravés par une couche imperméable ou par quelque autre barrière naturelle, il est retenu prisonnier et s'accumule dans des endroits appelés « pièges à pétrole ». Ceux-ci constituent les gisements que l'homme exploite à l'heure actuelle.

La recherche du pétrole

Il y a un peu moins d'un siècle, la recherche du pétrole était assez simple. Le prospecteur de cette époque héroïque, lorsqu'il se trouvait dans une région qu'il croyait pétrolifère, lançait son chapeau en l'air et commençait le forage à l'endroit où il retombait. Parfois, la chance lui souriait, mais dans la plupart des cas, ces puits forés au petit bonheur étaient improductifs.

Aujourd'hui, on utilise des méthodes beaucoup plus scientifiques pour la prospection pétrolière. Avant de s'engager dans des travaux de forage, le prospecteur procède à un examen approfondi de la région qu'il suppose pétrolifère. Souvent, il commence par en prendre des photographies aériennes qui permettent de dresser des cartes dont on se servira pour faire la vérification sismographique. Pour effectuer celle-ci, on fait exploser une charge de dynamite à une faible profondeur dans le sol afin de produire un tremblement de terre en miniature. Les couches rocheuses dures réfléchissent les ondes de vibration, et des sismographes très sensibles, placés autour du point d'explosion, les enregistrent, fournissant ainsi des renseignements sur les couches rocheuses souterraines. Les données sismographiques confirmeront — ou non — les conclusions que le géologue a déjà tirées en se fondant sur son examen des affleurements et de la structure géologique du terrain ainsi que sur des indices tels que le suintement superficiel du pétrole.

Le géologue utilise aussi le gravimètre, un instrument très sensible aux variations de l'intensité de la pesanteur la force qui attire tout objet vers le centre de la terre. Des observations ont révélé que cette force n'est pas rigoureusement la même sur toute la surface de la terre, mais qu'elle est légèrement plus forte là où le sous-sol est composé de roches plus lourdes. De légères variations dans le champ gravimétrique permettent au géologue de découvrir le « piège à pétrole » qui contient peut-être l'huile brute, et de déterminer à quelle profondeur il se trouve.

Ces diverses méthodes de recherche fournissent certes des renseignements utiles mais elles ne sont pas infaillibles car les couches de l'écorce terrestre peuvent présenter des phénomènes susceptibles de donner des indications trompeuses. Le seul moyen d'être certain de la présence de pétrole est le forage. Les instruments du géologue indiqueront peut-être des conditions de terrain favorables à un gisement mais le pétrole a pu s'échapper, au cours des siècles, vers d'autres couches rocheuses ou vers la surface. Les aléas de la prospection pétrolière, même à l'aide d'instruments modernes, expliquent les frais élevés qu'elle entraîne. On estime que rien qu'aux Etats-Unis, elle coûte $ 200 000 000 par an environ. Un seul puits de sondage peut coûter jusqu'à $ 500 000.

Des méthodes de forage

Les premiers prospecteurs, comme Edwin Drake, utilisaient la méthode de forage dite à percussion. Le système était simple: on enfonçait dans le sol une espèce de grosse pointe. Cependant, Drake ne pouvait forer que jusqu'à une vingtaine de mètres de profondeur, aussi cette méthode ne convenait pas pour atteindre les gisements profonds ni pour traverser des couches de roche très dure.

A l'heure actuelle, les puits sont creusés au moyen de foreuses. On élève au-dessus de l'emplacement choisi une tour métallique d'une hauteur d'une quarantaine de mètres qui permet d'enfoncer et de remonter le trépan et de manœuvrer son assemblage de tubes. Au fur et à mesure que s'approfondit le forage, on allonge le train de sonde en y ajoutant des tubes supplémentaires.

On injecte dans cette tige creuse une boue d'une composition particulière qui ressort par l'extrémité du trépan et remonte vers la surface dans l'espace entre le tube et les parois du puits. Par conséquent, cette boue sert non seulement à refroidir le trépan mais encore à remonter les débris de

roche et à colmater les parois du puits, empêchant ainsi leur effondrement. La boue de forage joue aussi le rôle de bouchon contre la pression du gaz souterrain. Lorsqu'elle revient à la surface, on la fait passer au tamis pour la débarrasser des débris en vue de son remploi.

Parfois, quand on perce inopinément une poche de gaz, la pression de ce dernier suffit pour chasser la boue du train de sonde. Pareille éruption de gaz est très dangereuse car la moindre étincelle suffit pour l'enflammer à la surface et pour créer une « torche » d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres qu'il est très difficile d'éteindre. Certains incendies de puits de pétrole ont fait rage pendant plus de trois ans. La méthode d'extinction employée généralement consiste à faire exploser une charge de nitroglycérine près de la bouche du puits. L'explosion déplace momentanément l'oxygène qui alimente le feu. Cet instant suffit pour que la conflagration s'éteigne mais il faut avoir pris à l'avance toutes les précautions nécessaires pour que rien ne puisse rallumer le gaz. Les ouvriers ne peuvent pas se rapprocher du puits avant qu'il soit « coiffé ».

Le forage rotatif laisse à désirer quand il s'agit de creuser un puits très profond. Il faut énormément d'énergie pour faire tourner un trépan et une tige de cinq à sept kilomètres de longueur. On a résolu le problème par l'utilisation d'un système de forage à turbine. Dans ce système, la tige ne tourne pas. La turbine, vissée sur le dernier élément du train de sonde, fait tourner le trépan. La turbine est actionnée par la boue de forage qui circule dans le puits. Celle-ci, injectée sous pression, descend la tige creuse et fait tourner la turbine terminée par le trépan.

Dans les roches tendres, on peut utiliser le trépan pour un forage de soixante mètres sans le remplacer, mais dans les roches dures, il s'émousse au bout de deux ou trois mètres. Parfois, la dureté de la roche est telle qu'il est nécessaire d'employer comme trépan une couronne d'acier garnie de diamants. Pour remplacer le trépan, il faut remonter le train de sonde tout entier. A mesure qu'il remonte, chaque segment est détaché et posé contre le bâti du derrick (la tour métallique). Après le remplacement du trépan, on redescend le train de sonde en replaçant tous les tubes les uns à la suite des autres.

Une fois le gisement pétrolifère atteint, on introduit dans le trou un tube d'acier épais et on pompe du ciment entre ce tube et les parois du puits pour protéger celles-ci. Un second tube, plus petit, est placé ensuite dans le premier et fixé à un assemblage de valves (appelé « arbre de Noël ») formant une vanne attachée au revêtement. Pour enlever le bouchon de boue, on injecte du pétrole ou un autre liquide dans le puits. Le bouchon parti, le pétrole commence à jaillir sous sa propre pression vers la surface.

Les exploitants font tout leur possible pour maintenir la pression naturelle du pétrole afin d'éviter les frais de pompage. Si cette pression est insuffisante ou si elle baisse après un certain temps, on peut injecter du gaz comprimé dans le gisement pour faire remonter le pétrole. Parfois, on est obligé de recourir au pompage, la méthode la plus coûteuse.

Lorsque le pétrole se trouve dans une couche rocheuse si dense qu'il ne peut s'en écouler, on pompe dans le puits, sous forte pression, du kérosène ou de l'eau avec du sable. Ceci ouvre dans la roche de petites fissures où le sable s'entasse, les maintenant ouvertes quand la pression est relâchée. Le pétrole s'écoule par les fissures dans le puits d'où il est puisé par des pompes.

Le transport et le raffinage

Les gisements pétrolifères sont souvent situés dans des régions reculées où il n'existe aucun moyen de transport. La construction de chemins de fer ou de bonnes routes pour le transport du pétrole dans des wagons ou camions citernes peut se révéler très coûteuse, c'est pourquoi on utilise de préférence le pipe-line. Une fois le pipe-line posé, l'évacuation du pétrole est relativement peu coûteuse. Le coût initial d'environ $ 150 le mètre semble peut-être très élevé mais il ne tarde pas à être amorti grâce aux économies que le pipeline permet de réaliser.

Il existe aujourd'hui des centaines de milliers de pipelines (les Etats-Unis à eux seuls en possèdent quelque 650 000 kilomètres) qui transportent le pétrole jusqu'à un monde avide d'or noir. Parfois, le pipe-line amène le pétrole jusqu'à un port où il est chargé dans des navires pétroliers qui le transportent jusqu'aux raffineries. Ou bien, il est amené directement à la raffinerie ou à des parcs de stockage. Un réservoir dans un de ces parcs peut contenir jusqu'à 150 000 barils de pétrole.

Dans la raffinerie, le pétrole brut est soumis à diverses opérations de distillation. D'abord, on le chauffe pour en extraire les produits volatiles qui passent ensuite dans un réfrigérant. Ce procédé sépare le pétrole en essence brute, kérosène brut (ou huile lampante), huile à gaz, huiles lubrifiantes et produits lourds. Le « cracking » thermique et catalytique constitue une opération importante du raffinage. Au cours de cette opération, on porte les molécules des divers hydrocarbures à une température très élevée. Sous l'action de la chaleur, elles se décomposent et se rassemblent pour former des molécules différentes. Il en résulte un pourcentage plus élevé de produits volatiles. Le cracking permet d'améliorer sensiblement la qualité de l'essence distillée. C'est grâce à ces divers procédés et à d'autres encore que l'on retire du pétrole des centaines de produits utiles.

Le gaz naturel qui se trouve dans les gisements pétrolifères n'est pas gaspillé. Une partie est renvoyée dans le gisement pour augmenter la production. De grandes quantités sont amenées dans des conduites aux raffineries où on en extrait l'essence. Le gaz est acheminé ensuite vers les villes pour l'utilisation domestique et industrielle.

L'essence naturelle s'obtient à partir du gaz naturel humide et des vapeurs dans les réservoirs de pétrole brut. Ses composants principaux sont les hydrocarbures légers comme le propane, le butane, le pentane et le hexane. Ces composants sont séparés dans les raffineries et mélangés plus tard en proportions prédéterminées avec l'essence produite par le cracking. C'est cette opération qui rend l'essence antidétonante et plus volatile. Le propane, le butane et le pentane sont également vendus en bonbonnes comme combustible.

Un des problèmes des raffineries est la demande saisonnière des divers produits. Dans certains pays, le gaz butane se vend surtout en été quand les ménagères n'emploient pas un feu de charbon pour cuisiner. Par contre, la demande de mazout est plus grande en hiver. En conséquence, la raffinerie doit adapter sa production à la demande. Elle peut convertir un excédent d'huiles lubrifiantes en mazout par exemple, ou lui faire subir les opérations destinées à produire de l'essence.

Sans doute le pétrole est une substance très utile, mais étant donné le taux de la consommation actuelle, on se demande si les gisements ne seront pas bientôt épuisés. Depuis le forage du premier puits, en 1859, à Titusville (Pennsylvanie), jusqu'en août 1957, le monde avait utilisé plus de 95 000 000 000 de barils de pétrole. La demande ne cesse d'augmenter, aussi prévoit-on l'épuisement des nappes de pétrole d'ici quelques décades, prévision grave vu l'importance du pétrole comme source d'énergie. C'est pourquoi, l'industrie pétrolière recherche à présent de nouvelles réserves d'or noir telles que les schistes bitumineux.

Le fait que l'on peut retirer tant de produits utiles du pétrole témoigne de la sagesse du Créateur. L'homme devrait être reconnaissant à Jéhovah Dieu pour cette substance merveilleuse et l'employer sagement pour le bien de l'humanité.

Le redressement économique de l'Allemagne

De notre correspondant en Allemagne de l'Ouest

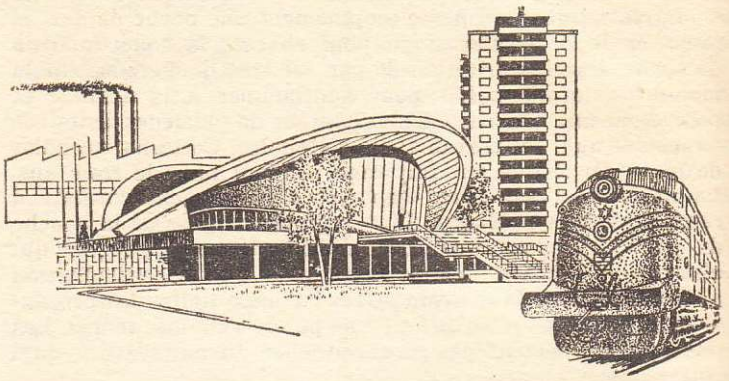
QUEL changement prodigieux s'est opéré en Allemagne depuis 1947! C'est à juste titre qu'on l'a qualifié de « miracle » économique car, sorti de l'abîme de la « capitulation sans conditions », ce pays a remonté la pente pour occuper une place florissante à côté des nations libres de l'Ouest. Dans son ouvrage *Germany and Freedom*, James B. Conant, d'abord haut commissaire en Allemagne puis ambassadeur américain, écrit au sujet de ce miracle: « Le contraste entre 1947 et 1958 (...) est si saisissant qu'il est presque incroyable; même beaucoup d'Allemands ont peine à y croire. »

Non seulement les bombardements de la Seconde Guerre mondiale laissèrent des millions d'Allemands sans abri convenable, mais ils réduisirent la capacité industrielle du pays à environ 10 pour cent de la normale. De plus, le système des transports était dans un état lamentable. Un rapport publié par Lewis H. Brown, envoyé en Allemagne pour se livrer à une enquête sur l'état du pays, révéla que la production de charbon était moins de 50 pour cent de la normale, que la production industrielle était plus de 60 pour cent au-dessous du niveau d'avant-guerre et que la production agricole avait diminué de 30 pour cent. La production de l'acier, indispensable à la remise en état des usines, était freinée par la pénurie de charbon. Quant aux quelques usines qui avaient eu la chance d'échapper aux ravages des bombardements, les alliés étaient en train de les dépouiller systématiquement de leurs machines afin que l'Allemagne soit à jamais dans l'impossibilité de faire la guerre. Il y avait également pénurie d'ouvriers qualifiés car quatre ou cinq millions de soldats étaient encore prisonniers tandis que d'autres millions avaient péri. En outre, la « dénazification » de l'Allemagne enleva de nombreux autres hommes des positions clés dans l'industrie. Ces divers facteurs contribuaient à créer une pénurie grave de main-d'œuvre et surtout de main-d'œuvre spécialisée.

Le château de cartes d'Hitler s'était écroulé, laissant le peuple apathique, indifférent. On ne pouvait même pas encourager les gens à travailler en leur offrant de l'argent car celui-ci n'avait presque pas de valeur. Il était possible d'obtenir des marchandises au marché noir où les prix étaient environ cent fois plus élevés que les prix légaux imposés. Une livre de beurre, par exemple, coûtait 300 reichsmarks, le salaire mensuel de bon nombre d'ouvriers. Pour acheter les nécessités de la vie, les gens vendaient les meubles et les vêtements dont ils pouvaient se passer car ces articles avaient plus de valeur que l'argent. Les cigarettes américaines en vinrent à être un moyen d'échange. Physiquement et moralement, les Allemands étaient un peuple malade essayant vainement d'assainir une économie malade.

Le tournant décisif

Puis vint le tournant décisif. En 1948, bien que la Russie, une des quatre puissances occupantes, eût refusé sa coopération, les gouvernements militaires des alliés occidentaux allèrent de l'avant et créèrent dans leurs zones d'occupation une monnaie stable. Cette mesure marqua la naissance du nouveau deutschemark et sonna le glas du marché noir et de l'ancienne économie « des cigarettes ». Bien que faible et instable au début, le deutschemark a acquis une stabilité telle qu'aujourd'hui, il est considéré comme une des devises les plus stables du monde. La réforme monétaire réduisit sévèrement la quantité des devises en circulation mais au moins la monnaie avait plus qu'une valeur hypothétique. Le rationnement fut supprimé ainsi que le contrôle des prix sauf en ce qui concernait les loyers, les denrées, les combustibles, les vêtements essentiels, l'acier et quelques autres articles rares. Immédiatement, des marchandises cachées firent leur apparition, et ceux qui avaient amassé des matières premières les dirigèrent en hâte vers les usines. La



fièvre d'achats qui s'ensuivit eut pour résultat une menace d'inflation. Cependant, les prix ne tardèrent pas à se stabiliser et l'augmentation du revenu national, bien qu'il fût mal réparti encore, donna au peuple l'encouragement dont il avait besoin. L'Allemagne luttait valeureusement pour retrouver son équilibre économique.

En cela, elle fut aidée. Dans le cadre du Plan Marshall, des centaines de millions de dollars furent dépensés en vue d'aider l'Europe, et l'Allemagne fut un des principaux bénéficiaires de cette assistance. Avec courage, l'industrie de la construction s'attela à la tâche herculéenne consistant à reconstruire un pays dévasté par les bombes. La dépense totale pour la construction passa de 7 ou 8 milliards de DM en 1949 à environ 25 milliards moins de dix ans plus tard. Un ouvrier sur sept est occupé, directement ou indirectement dans l'industrie de la construction. Depuis 1950, l'année qui vit la mise en opération d'un programme systématique de reconstruction, on a bâti plusieurs millions d'habitations. C'est ainsi que l'industrie de la construction a contribué puissamment à la vague de prospérité économique qui déferle actuellement sur l'Allemagne.

Bien entendu, d'autres facteurs ont contribué également à ce redressement économique. Devant la tension croissante engendrée par la guerre froide et l'ouverture inopinée des hostilités en Corée, l'Ouest se rendit compte que le danger d'une agression communiste était toujours présent. Les hommes politiques en vinrent à convenir du besoin d'édifier une Allemagne forte pour parer à ce danger. C'est pourquoi, les alliés ne tardèrent pas à abandonner leur projet original visant à transformer ce pays en « champ à pommes de terre ». En 1947 déjà, ils parlaient de la nécessité de relever l'industrie allemande. On commença à imposer des restrictions au démembrement des cartels et au démontage des usines. Dépouillées de la plupart de leurs machines, beaucoup d'usines devaient se rééquiper. Les nouvelles machines, plus modernes, augmentèrent naturellement la productivité. Ironie de la guerre, les vainqueurs restaient avec les vieilles machines qu'ils avaient enlevées pour les installer chez eux! Le malade était en voie de rétablissement grâce aux bons soins de ses anciens ennemis.

Un autre facteur qui favorisa grandement ce rétablissement fut le concours du peuple lui-même. Encouragés par la réforme monétaire, les Allemands firent honneur à leur réputation de bons travailleurs. Beaucoup de femmes cherchèrent un emploi (aujourd'hui encore un tiers des travailleurs allemands sont des femmes). Les ouvriers s'abstinrent de réclamer des augmentations excessives de salaire ou une diminution des heures de travail. Les bénéfices servirent à améliorer des bâtiments et des installations. Les Allemands baptisèrent le nouveau régime économique le *Soziale Marktwirtschaft*, c'est-à-dire le « marché libre social » ou la « libre entreprise tempérée par la conscience sociale ».

L'inspirateur du *Soziale Marktwirtschaft* est le professeur Ludwig Erhard. Au début de 1949, Erhard et le leader

de l'Union chrétienne démocrate, Konrad Adenauer, dressèrent leur plan d'action. Quand Adenauer devint chancelier de la république allemande, Erhard fut nommé ministre des affaires économiques. En cette qualité, il a poursuivi une politique favorisant l'entreprise privée et la concurrence, et visant à maintenir une monnaie saine et à réduire à un minimum l'ingérence gouvernementale dans l'industrie. Erhard dit parfois: « Je suis plus américain que les Américains car je crois réellement à la politique économique dont ils parlent tant. » Immédiatement après sa nomination, il fit adopter une législation tendant à encourager le placement des bénéfices dans la construction d'usines. Son programme de taxation était également favorable à la reconstruction. Erhard a encouragé l'initiative individuelle et a insisté pour que le gouvernement supprime le contrôle des prix et des marchandises, politique qui s'est révélée très sage d'ailleurs. Il va sans dire que son succès lui a valu une grande popularité en Allemagne.

L'essor dans le pays et à l'étranger

Evidemment, les Allemands eux-mêmes ont été les premiers à ressentir les bienfaits de ce « miracle » économique, comme en témoigne l'accroissement des revenus du gouvernement fédéral, des Etats et des autorités municipales, dont le montant total est passé de 21 600 000 000 DM en 1950 à 48 500 000 000 DM sept ans plus tard. Depuis 1948, la moyenne des salaires a plus que doublé. Les statistiques relatives au redressement économique montrent une baisse en deux domaines seulement au cours des dix années écoulées: le nombre de chômeurs et la consommation annuelle individuelle de pommes de terre. Cette « baisse » fait ressortir l'accroissement du nombre d'emplois et la hausse du niveau de la vie, qui ne cesse de monter. Une étude récente révèle qu'en 1958, il était de 70 pour cent plus élevé qu'en 1950. M. Erhard déclara à ce propos: « En 1958, la nation allemande a atteint le niveau de vie le plus élevé de son histoire. » Environ 3 200 000 Allemands possèdent une automobile. Une famille sur trois est propriétaire d'une maison et dix à quinze pour cent possèdent une poste de télévision. Ces chiffres et d'autres encore constituent un témoignage éloquent du prodigieux essor économique dans le pays.

Cependant, l'industrie allemande est également en plein essor à l'étranger. La maison Krupp a signé un contrat par lequel elle s'engage à construire en Russie une usine de produits chimiques de douze millions de dollars. Le Moyen-Orient est un paradis pour les exportateurs allemands. La valeur des exportations en Grèce, en Turquie et au Moyen-Orient a passé de moins de $ 10 000 000 par an à $ 500 000 000. L'Allemagne occidentale exporte plus de marchandises en Iran, en Syrie et en Grèce que n'importe quel autre pays, et elle occupe la seconde place parmi les nations qui fournissent des marchandises à l'Egypte et à Israël. Dernièrement, les ateliers de construction Henschel enlevèrent à des concurrents russes et américains une commande de 108 locomotives diesel-électriques destinées à la Société nationale des Chemins de Fer égyptiens. L'Allemagne occidentale vient de signer un autre contrat pour la construction d'une énorme centrale hydro-électrique (d'une valeur de $ 14 000 000) dans le sud-est de l'Asie. L'année dernière, la maison Bayer (célèbre pour ses cachets d'aspirine) ouvrit une succursale au Brésil.

Le redressement économique de l'Allemagne de l'Ouest a même eu des répercussions aux Etats-Unis. C'est sans doute au succès et à l'état sain de l'industrie automobile allemande, en plein essor, qu'il faut attribuer la faveur que le public américain accorde actuellement aux petites voitures, et le fait que les grands constructeurs américains (qui possédaient naguère le monopole de la création de nouveaux modèles) essaient de retrouver leur prospérité en fabriquant de petites voitures du type européen. La Volkswagen, l'Opel et la Mercédès-Benz ont remporté un succès particulier aux Etats-Unis. A Washington, à San Francisco et dans d'autres villes encore, on peut voir aujourd'hui des taxis Mercédès-Benz à moteur diesel dont on dit beaucoup de bien car ils sont solides et économiques. Mais sans conteste, la voiture allemande préférée est la Volkswagen.

L'histoire de la Volkswagen

Un peu après 1930, Hitler proposa la construction d'une petite automobile qui serait appelée la « voiture populaire » et qui coûterait mille reichsmarks. Le public était très enthousiaste mais malheureusement, la guerre intervint et empêcha la réalisation du projet. Pendant l'hiver de 1943–1944, l'usine avait été sévèrement bombardée; apparemment, « l'histoire de la Volkswagen » était déjà terminée. Cependant, après la guerre, les troupes d'occupation anglaises ayant besoin de voitures, l'armée décida d'exploiter l'usine de Wolfsburg. Elle éprouvait une certaine satisfaction à penser que ce serait *elle* qui fabriquerait la « voiture d'Hitler ». C'est pour cette raison que l'usine de Wolfsburg fut une des rares usines de l'Allemagne de l'Ouest qui gardèrent leurs machines. En 1947, la production avait déjà atteint 9000 voitures tandis qu'Opel, avec 20 unités, et Mercédès-Benz, avec 1300, ne faisaient que démarrer. Ce début fut pour Volkswagen le tremplin qui lui a permis d'atteindre ses réalisations prodigieuses lesquelles sont un bel exemple du redressement économique miraculeux de l'Allemagne.

Le gouvernement espère qu'il sera possible cette année de vendre la compagnie Volkswagen à de petits actionnaires. Plusieurs des trois cents compagnies nationalisées que le gouvernement hérita à la fin de la guerre ont déjà été vendues à des actionnaires, et cette façon de procéder s'est révélée avantageuse. Elle constitue une tentative de la part d'Erhard en vue de freiner le développement du gros négoce et de mettre fin à la lutte entre patrons et ouvriers.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

*** Existe-t-il des raisons de croire que cette génération verra la fin de toute iniquité et l'établissement d'un monde nouveau fondé sur la justice? Nous en sommes persuadés! Notre prochain numéro vous expliquera pourquoi.**

*** Aimez-vous la géographie? Notre numéro du 22 février vous fera connaître les secrets de l'un des ports les plus actifs de l'Angleterre, et vous conduira sur l'un des fleuves les plus pittoresques de l'Europe, — le Rhin, avant de vous amener au Congo Belge, ce géant africain qui s'éveille.**

Le revers de la médaille

Sans aucun doute le niveau plus élevé de la vie a rendu celle-ci plus agréable, cependant, tous les résultats n'ont pas été salutaires. Des milliers de nouvelles automobiles encombrent les routes de l'Allemagne si bien que sur le continent d'Europe c'est ce pays qui a le plus grand nombre de voitures par kilomètre de route, état de choses qui pose de nouveaux problèmes en ce qui concerne le stationnement dans les rues étroites et embouteillées des vieilles villes. Pis encore, le nombre de victimes des accidents mortels de la circulation, déjà alarmant, ne cesse de croître.

Des milliers de mères travaillant dehors négligent leur foyer et leur famille et il va sans dire que les rapports familiaux en souffrent. Il en résulte un taux de divorces plus élevé et une augmentation de la délinquance juvénile.

Probablement, l'aspect le plus dangereux et le plus nuisible de ce « miracle » moderne, c'est le matérialisme qu'il a engendré. En effet, le matérialisme est devenu l'unique critère, les choses spirituelles ont été reléguées à l'arrière-plan. C'est pourquoi le « miracle » économique s'est révélé délétère dans le domaine le plus vital.

Ce dont le monde a besoin, c'est du royaume de Dieu. Seul Dieu peut accomplir le miracle nécessaire pour établir un gouvernement capable de transformer notre planète en une demeure édénique éternelle pour les hommes justes. « Ne vous confiez pas aux grands, aux fils de l'homme, qui ne peuvent sauver », nous conseille le psalmiste (Psaume 146:3). Les « miracles » humains n'offrent aucune solution permanente aux problèmes de ce monde. C'est pourquoi il est sage de faire du royaume de Dieu notre espérance, nous serons certains de n'être jamais déçus.

Un Dieu d'amour détruirait-il ses enfants?

LE MESSAGE concernant le royaume de Dieu que les témoins de Jéhovah annoncent aux hommes est vraiment une bonne nouvelle. Par leur prédication, ils accomplissent la mission prédite dans Esaïe 61:1, 2, qui consiste à « guérir ceux qui ont le cœur brisé » et à « consoler tous les affligés ». Cependant, la prophétie précitée dit qu'il faut aussi proclamer le « jour de vengeance de notre Dieu ». Aussi, les témoins mettent-ils l'humanité en garde contre « le combat du grand jour du Dieu tout-puissant » appelé Harmaguédon. — Apocalypse 16:14, 16.

Parce qu'ils remplissent cette partie de leur mission, certains s'en offusquent, comme ce prêtre jésuite au Canada qui a récemment publié et diffusé une carte intitulée « Réponse au Yankee Stadium ». S'adressant aux témoins de Jéhovah, il déclare admirer leur zèle et veut bien croire à leur sincérité mais il maintient qu'ils se trompent lourdement dans leur conception de Jéhovah Dieu. Il prétend que le Dieu prêché par les témoins est cruel et déraisonnable; un Dieu d'amour, affirme-t-il, ne détruirait pas presque tous ses enfants dans un Harmaguédon effroyable.

Que faut-il penser de cet argument? Résistera-t-il sous le poids de la raison et des Ecritures? C'est ce que nous nous proposons de voir.

D'abord, pour ce qui est de Jéhovah détruisant presque tous ses enfants, il convient de préciser que Dieu ne considère pas tous les hommes comme ses enfants. Quand la nation d'Israël devint infidèle, elle qui était effectivement composée d'enfants de Dieu, celui-ci refusa de la reconnaître comme sa progéniture, et Moïse dit sous l'inspiration de Jéhovah: « Une race fausse et perverse, — non pas ses enfants, mais leur souillure, — a péché contre lui. » — Deutéronome 32:5, *AC*.

Il ne faut pas oublier non plus que loin d'appeler les conducteurs religieux de son époque « enfants de Dieu », Jésus leur dit: « Le père dont vous êtes issus, c'est le Diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. » En outre, Jésus assimila la plupart des humains à des boucs voués à la destruction. Il expliqua que peu nombreuses seront les brebis, qui recevront la vie éternelle. — Matthieu 7:13, 14; 25:31–46; Jean 8:44, *AC*.

Peut-on donc dire que Dieu est cruel et déraisonnable de détruire tant d'humains? Souvenons-nous que Dieu possède quatre qualités ou attributs essentiels, savoir, la puissance, la sagesse, la justice et l'amour, et qu'il les détient dans des proportions parfaitement harmonieuses. Jéhovah n'est pas un Dieu sentimental. Etant omniscient et le Donateur de la vie, il a déterminé dans quelles conditions ses créatures intelligentes peuvent honorer leur Créateur et en même temps se bénir elles-mêmes et bénir leurs semblables. S'il arrive que certaines de ses créatures ne remplissent plus ces conditions, elles ne justifient plus leur existence dans le dessein divin et Dieu ne leur permet pas de vivre indéfiniment. — Ezéchiel 33:11.

Une telle compréhension des choses est à la fois raisonnable et biblique, car la Bible déclare: « Jéhovah garde tous ceux qui l'aiment, et il détruit tous les méchants. » Certes, « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique », cependant il ne l'a pas fait pour sauver tous les hommes mais « afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle ». Etant donné que « le salaire du péché, c'est la mort », l'invitation nous est faite: « Cherchez Jéhovah, pendant qu'il se trouve; invoquez-le, tandis qu'il est près. Que le méchant abandonne sa voie et le criminel ses pensées; qu'il se convertisse à Jéhovah, et il lui fera grâce; à notre Dieu, car il pardonne largement. » — Psaume 145:20; Jean 3:16; Romains 6:23; Isaïe 55:6, 7, *AC*.

Aujourd'hui existent, surtout au sein de la soi-disant chrétienté, les conditions prédites dans II Timothée 3:1–5: « Sache que, dans les derniers jours, il viendra des temps difficiles. Car les hommes seront égoïstes, cupides, fanfarons, superbes, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, impies, sans affection, (...) intempérants, cruels, (...) amis des voluptés plus que de Dieu, ayant les dehors de la piété sans en avoir la réalité. » — *AC*.

A cause de ces conditions iniques, Dieu déclare par l'entremise de ses témoins: « Sortez du milieu d'elle, ô mon peuple, afin de ne point participer à ses péchés, et de n'avoir point part à ses calamités; car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. » Il se peut que tous les hommes ne soient pas foncièrement iniques mais s'ils restent dans l'actuel système de choses corrompu ils passeront avec lui. Ceux qui ne sont pas entrés dans l'arche avec Noé ont péri dans le déluge, même s'ils n'étaient pas foncièrement immoraux. — Apocalypse 18:4, 5.

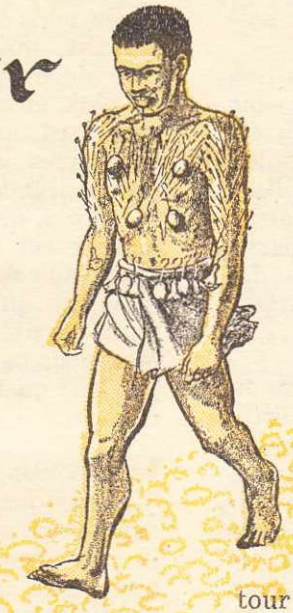
On parle d'Harmaguédon comme d'un bouleversement « effroyable ». Certes, il le sera, mais non sans raison ni sans justice. L'extraction d'une dent malade et l'ablation d'une tumeur au cerveau ou d'un cancer au sein, sont également des actes effroyables, pourtant ils sont souvent nécessaires pour le bien-être du malade. De deux maux, ils représentent le moindre. Il en est de même d'Harmaguédon, qui sera en quelque sorte une intervention chirurgicale et retranchera les impies et les méchants. Effroyable, oui, mais indispensable pour faire éclater la gloire du nom de Dieu et pour le bien-être des amis de la droiture. C'est un peu comme une ville qui est obligée de priver de leur liberté ses éléments criminels bien que les femmes et les enfants de ces derniers en souffrent également.

Il s'agit de voir les choses comme Dieu les voit, ou comme le chirurgien qui va opérer, ou encore comme le législateur qui désire avoir des villes décentes, plutôt que de se laisser guider par la sentimentalité. Aux hommes, comme le jésuite canadien, qui critiquent les jugements divins, Dieu dit: « Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit Jéhovah. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées. » — Isaïe 55:8, 9, *AC*.

Jésus-Christ n'a-t-il pas prophétisé qu'à la fin de ce monde ou système de choses, les conditions seraient semblables à celles qui existèrent aux jours de Noé? Et le déluge n'extermina-t-il pas tous les humains sauf Noé et sa famille? Ne fut-ce pas un acte effroyable? Imaginez un peu comme les gens ont dû être pris de panique en voyant que la pluie continuait de tomber et que les eaux continuaient de monter pendant dix, vingt, trente jours. Finalement, au bout de quarante jours, les montagnes les plus élevées furent submergées. Rappelez-vous également la destruction ardente de Sodome et de Gomorrhe et l'anéantissement des armées de Pharaon dans la mer Rouge. Ne trouvez-vous pas tout cela effroyable? Sans doute, mais reconnaissez aussi que ces actes étaient motivés par la justice, la sagesse et l'amour, car ils manifestaient la suprématie de Jéhovah et ils signifiaient la délivrance des amis de la justice qui souffraient aux mains des méchants. — Exode 14:26-28; Matthieu 24:37-39; Luc 17:29, 30.

Ainsi donc, peu importe ce que pense un prêtre jésuite au Canada, la raison et les Ecritures s'unissent pour dire que la destruction des méchants à Harmaguédon est tout à fait compatible avec les attributs de sagesse, de justice et d'amour possédés par Jéhovah.

La marche sur LE FEU



SUR toute sa longueur, la fosse, qui mesurait six mètres sur deux, n'était qu'un brasier. La chaleur était si intense que les spectateurs qui se trouvaient dans un rayon de deux mètres respiraient difficilement. A mesure que les heures s'écoulaient, la foule tendue devait s'éloigner de plus en plus. Vers quatre heures du matin — le bûcher était allumé depuis huit heures — le son plaintif des flûtes et le roulement des tambours annoncèrent l'arrivée d'un long cortège d'hindous dévots conduit par des prêtres au visage barbouillé de cendres blanches, jaunes et rouges. La procession s'arrêta devant la fosse et les prêtres récitèrent quelques prières au dieu Kataragama. Puis les dévots se mirent à traverser la fosse dans le sens de la longueur, pieds nus. Certains la franchirent en trois ou quatre sauts, d'autres en cinq ou six pas, tandis qu'un homme y marcha posément, sans se presser.

Le professeur Leonard Feinberg assista dernièrement à Kataragama (Ceylan) à ce rite extraordinaire. Il raconta par la suite: « Un homme dansa gaiement jusqu'au milieu de la fosse, fit une pirouette, exécuta une sorte de gigue puis dansa jusqu'à l'autre extrémité. Un autre homme trébucha tout à coup et la foule retint son souffle. Il tomba en avant, s'appuya un instant sur les charbons ardents, puis se releva et continua sa marche en titubant. La foule soupira. Deux femmes franchirent la fosse en cinq ou six pas; elles couraient en se tenant par la main. » Ce matin-là, quatre-vingts personnes en tout traversèrent la fosse embrasée. Bien que douze fussent brûlées grièvement et une mortellement, toutes les autres s'en retournèrent fièrement, indemnes.

Cette cérémonie de la marche sur le feu se pratique encore au vingtième siècle, au grand étonnement des Occidentaux. Il semble incroyable en effet que des humains puissent marcher pieds nus sur des charbons ardents sans ressentir la moindre brûlure. Certains ont supposé que les participants à ce rite appliquent sur leurs pieds des produits chimiques calorifuges, d'autres émettent l'hypothèse que la braise au milieu de la fosse est moins ardente que celle des bords. Ces suppositions sont sans fondement. Des médecins, des chimistes et des physiciens qui ont observé soigneusement ce phénomène ont reconnu que la marche sur le feu n'est pas une jonglerie. Elle est authentique.

Elle est pratiquée partout dans le monde

Des hindous domiciliés en Afrique du Sud pratiquent parfois ce même rite. Melville Chater assista à une telle cérémonie à Durban dans le Natal. Il raconte que la chair des marcheurs est transpercée de brochettes « comme un morceau de viande; leur tête pend, ils bavent et leurs yeux sortent des orbites ». Manifestement, ils sont dans un état d'extase religieuse. Chater poursuit: « Un des *soutri* court en chancelant sur le feu jusqu'à l'autel de ses dieux. Puis c'est au tour d'une femme de passer en chantant. Ensuite un garçon de huit ans franchit la fosse. Deux dévots entrent en collision à mi-chemin, tombent de tout leur long sur les braises, se relèvent et poursuivent leur chemin en titubant vers l'autel. (...) Sur la plante des pieds de deux des *soutri* étendus sans force après la cérémonie, on voyait des cendres mais aucune brûlure. »

John Moyer a vu des gens marcher dans des tranchées de braises ardentes à Banki, en Inde. La longueur de ces fosses variait entre trois et trente-cinq mètres. Un homme parcourut la distance entière de trente-cinq mètres non pas une fois mais quatre fois. Les dévots qui prenaient part à cette cérémonie, accomplissaient ainsi un vœu fait à leurs dieux. Les tranchées avaient une largeur de trente centimètres et les braises incandescentes une profondeur de quinze centimètres. Moyer remarqua que les dévots étaient dans un état d'« exaltation religieuse du fait qu'ils venaient d'assister à des cérémonies et à des rites qui avaient excité les émotions au plus haut point ».

Pendant qu'ils marchaient pieds nus sur les charbons ardents, Moyer remarqua que leur « physionomie ne portait aucune trace de douleur mais qu'ils avaient le regard fixe propre aux fanatiques religieux ». Moyer examina les pieds de l'homme qui avait parcouru quatre fois la tranchée de trente-cinq mètres. « Il n'avait pas la moindre trace de brûlure ou d'ampoule sur la plante des pieds, dit-il. Je dois reconnaître que la peau des pieds de ces gens est étonnamment épaisse et dure. (...) Cependant, je doute fort qu'un homme moyen — moi-

même par exemple — puisse marcher trente-cinq mètres sur des charbons ardents même en portant des chaussures avec une bonne semelle de cuir. Je ne pouvais pas tenir ma main près des braises, et même chevaucher la fosse était insupportable. »

Cette cérémonie extraordinaire ne se limite pas aux nations en dehors de la chrétienté. Dans un village de la Macédoine septentrionale, des membres de l'Eglise orthodoxe grecque marchent sur le feu. En 1956, A.-C. Sedgwick assista à ce rite et en 1957, le Dr Arnold Krechmal. Les participants dansèrent pieds nus sur des charbons ardents pendant près d'une demi-heure. Sedgwick déclare que ce phénomène « paraît possible uniquement du fait que les participants sont dans un état d'extase religieuse, le résultat de la contemplation concentrée et prolongée d'images saintes, accompagnée d'une musique primitive. (...) L'examen de leurs pieds après la cérémonie ne révéla aucune brûlure ou ampoule ».

Les danseurs considèrent la marche sur le feu non seulement comme un rite mais encore comme un devoir religieux transmis par leurs ancêtres. Au dire du Dr Krechmal, ces ancêtres étaient des adorateurs du soleil et du feu. « Au cours de la cérémonie, dit-il, je vérifiais continuellement la température des braises; la chaleur était insupportable pour la main, et pourtant, les participants semblaient insensibles à cette chaleur. » Le même rite est pratiqué en Bulgarie par les Nistinares.

Dans le Pacifique sud

Les indigènes des archipels polynésiens orientaux marchent sur le feu d'une manière sensiblement différente de celle que l'on observe dans les autres régions du monde. Au lieu de se servir de braises, ces gens emploient des pierres chauffées à une température très élevée. Wilmon Menard assista à la marche sur le feu dans l'île de Raiatea. Dans son compte rendu, Menard dit que les indigènes chauffent les pierres pendant deux jours dans un énorme feu. « Le soir du second jour, on pouvait sentir la chaleur jusqu'à une distance de quinze mètres », dit-il. Le lendemain, un peu avant la cérémonie, un touriste laissa tomber un mouchoir de toile sur les pierres. En quelques instants, il ne restait du morceau d'étoffe qu'un peu de poussière grise.

Après avoir entonné une vieille prière propre à ce rite, le chef de file posa ses pieds sur les pierres brûlantes appelées l'*umu* et les traversa sans dommage. Aussitôt, il revint sur ses pas suivi d'un grand nombre de membres de sa tribu. Décrivant la scène, Menard dit: « Le chef frappa de nouveau les pierres avec son rameau feuillu de *ti*. Terii-Pao et ses *tahua*s traversèrent d'un pas ferme le milieu de l'*umu*. Je pouvais voir les ondes de chaleur s'élevant au-dessus de leur tête mais, contrairement à ce que j'attendais malgré tout, il n'y avait aucune odeur de chair brûlée. » Les participants à la cérémonie permirent alors aux touristes d'examiner leurs pieds. Menard dit: « La plante des pieds ne portait pas la moindre trace de brûlure. »

Terii-Pao invita Menard à traverser l'*umu* avec lui. Avec une certaine appréhension, Menard enleva ses chaussures et prit place dans la file d'indigènes qui avançait vers les pierres brûlantes. « Tout à coup, écrit-il, mes pieds touchèrent quelque chose de plus élevé et d'inégal. L'instant après, c'était comme si d'innombrables petits chocs électriques me frappaient la plante des pieds, ou comme si ceux-ci se posaient sur des aiguilles. Des ondes de chaleur tourbillonnaient autour de ma tête m'obligeant à fermer les yeux à moitié. (...) Je ne pouvais respirer normalement. (...) Puis, subitement, la sensation de picotement cessa et je savais que j'étais arrivé à l'autre extrémité de l'*umu*. (...) Je regardai mes pieds. Ils ne portaient aucune trace de brûlure ou d'ampoule. J'en croyais à peine mes yeux. »

Menard n'est pas le seul Européen à avoir marché sur les pierres brûlantes de l'*umu* polynésien. Dans la même île, des années plus tôt, quatre Européens traversèrent l'*umu* sur l'invitation des indigènes. Trois d'entre eux sortirent de l'épreuve indemnes mais le quatrième désobéit aux instructions et regarda en arrière. Il fut brûlé. Un des hommes déclara par la suite: « Je savais que je marchais sur des pierres chauffées au rouge et je pouvais sentir la chaleur, et pourtant, je ne fus pas brûlé. Je sentais comme de légers chocs électriques pendant que je marchais sur les pierres et même après, mais c'était tout. (...) Je ne traversai pas l'*umu* en courant, mais j'avançais posément parce que j'avais peur de marcher sur une pierre pointue et de tomber. De plus, mes pieds sont très sensibles. » Une demi-heure plus tard, le prêtre indigène jeta un rameau vert sur les pierres. « Il ne fallut que quinze secondes pour qu'il commençât à flamber », raconta un des Européens.

Il y a quelques années, Jessie Horn assista à une marche sur le feu dans cette même île et y prit part. Décrivant son aventure, elle déclara: « Je n'aurais jamais cru qu'il était possible de supporter une chaleur aussi terrible sans éprouver la moindre douleur. (...) Mes pieds ne portaient aucune trace de brûlures bien que pendant quelques heures ils fussent exceptionnellement chauds. »

Les investigations des hommes de science

Les hommes de science n'ont pas encore trouvé une explication satisfaisante au phénomène de la marche sur le feu. Bien qu'ils aient proposé diverses hypothèses, aucune de celles-ci n'a été généralement acceptée. Une des théories est fondée sur l'état sphéroïdal des liquides. Quand, par exemple, on laisse tomber de l'eau sur une surface chauffée à haute température, au lieu de s'évaporer, le liquide s'agglomère en petits globules qui se déplacent rapidement. La vapeur qui se forme à la partie inférieure des gouttelettes les soulève de sorte qu'il n'y a pas contact direct avec la surface chauffée. Certains ont suggéré que c'est ce phénomène de la caléfaction qui explique la marche sur le feu. La transpiration sur les pieds des marcheurs, disent-ils, les isolent de la surface chaude. Toutefois, il est peu probable que lors des premiers pas sur les charbons ardents, il y aurait assez de transpiration sur les pieds pour les protéger. On peut se demander aussi dans quelle mesure les pieds extrêmement calleux des indigènes transpirent.

Selon une autre hypothèse, ce sont justement ces callosités qui protègent les pieds, mais on doit rejeter cette théorie étant donné les nombreuses personnes aux pieds sensibles qui ont marché sur les braises ardentes ou les pierres chauffées. Le colonel Haggard examina les pieds des Japonais qui avaient marché sur le feu. « Ils étaient doux, dit-il, mais ils ne portaient aucune trace de brûlures. »

En 1935 et 1936, on effectua dans le Surrey (en Angleterre) des expériences vérifiées scientifiquement. Des médecins, des chimistes, des physiciens et des professeurs de l'université d'Oxford, y assistèrent. Lors de la première expérience, on prépara pour un Indien nommé Kuda Bux, une fosse de braises ardentes dont la tem-

pérature superficielle était de 430 degrés. Kuda Bux marcha sur les braises sans être brûlé.

Un an plus tard, on répéta l'expérience au même endroit, et, sur la demande d'Ahmed Hussain qui allait effectuer la marche, on prépara une fosse de quatre mètres de long, d'un mètre vingt de large et de quarante centimètres de profondeur. On pouvait sentir la chaleur dégagée par les braises jusqu'à une distance de vingt mètres. Les mesures faites par les physiciens révélaient une température superficielle de 575 degrés et une température interne de 700 degrés.

Avant de poser le pied sur les braises, Hussain récita des prières du Coran et les hommes de science lui lavèrent un pied pour être certains qu'il n'avait utilisé aucun produit chimique. Hussain traversa la fosse embrasée en trois pas rapides dont chacun prit 1,3 seconde. Ses pieds s'enfoncèrent dans les braises jusqu'à une profondeur de trois à cinq centimètres, ce qui mit celles-ci en contact avec la partie supérieure des pieds. Cependant, un examen soigneux ne révéla aucune trace de brûlure.

Plus tard, on augmenta la longueur de la fosse jusqu'à six mètres. Cette fois-ci la température superficielle des braises était de 740 degrés et Hussain traversa la fosse en six pas au lieu de trois. On releva cinq ampoules sur son pied droit.

Un des savants qui assistaient à l'expérience décida de la tenter à son tour. Il se tint un instant pieds nus devant la fosse brûlante puis il la franchit en quatre pas rapides. Bien que rouges, ses pieds n'étaient pas brûlés. Deux autres savants le suivirent mais l'un et l'autre subirent de légères brûlures.

Au dire de *Science Digest*, ces savants en conclurent « que la marche sur le feu ne doit pas être considérée comme une jonglerie, car il est possible de marcher normalement sur les braises pieds nus sans avoir recours à des produits chimiques. Manifestement, la mauvaise conductibilité thermique des pierres et des cendres de bois ardentes empêche une peau normale d'être lésée à condition que le contact dure moins d'une demi-seconde et que le nombre de pas consécutifs ne soit pas trop élevé ». Toutefois, cette hypothèse n'explique pas pourquoi les hindous sont capables de traverser une fosse beaucoup plus longue que six mètres (rappelons que celle de Banki mesurait trente-cinq mètres). En outre, comme nous l'avons vu, les paysans macédoniens ne se contentent pas de franchir la fosse mais ils dansent sur les braises. Les Polynésiens eux traversent leur *umu* sans hâte en posant fermement les pieds sur les pierres. S'ils ne sont pas brûlés à cause de la mauvaise conductibilité des pierres, pourquoi le mouchoir qu'on y laissa tomber fut-il réduit rapidement en cendres?

Un rite religieux

Indubitablement, la marche sur le feu est un rite païen dont l'origine remonte à l'antiquité. L'histoire ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. Elle nous révèle, par exemple, qu'à certaines occasions les prêtresses de la déesse asiatique Artémis marchaient pieds nus sur des braises ardentes. Par contre, elle ne parle d'aucun rite de ce genre chez les premiers chrétiens. Elle nous apprend que des hommes qui vivaient à proximité de la Rome païenne avaient l'habitude de se rendre au sanctuaire de la déesse Féronie au pied du mont Soracte et de marcher pieds nus sur des charbons ardents en l'honneur de cette divinité sans en ressentir aucun mal. Même les Indiens du Yucatan pratiquaient une forme particulière de marche sur le feu.

Dans son ouvrage *Magic and Religion*, Andrew Lang déclare: « Nous rencontrons ce sujet partout, dans l'histoire, la légende, le folklore, le droit et la religion primitive. » Il fait ensuite allusion à la pratique des Cananéens consistant à faire passer leurs fils et leurs filles par le feu en l'honneur de Moloch. La Bible parle à plusieurs reprises de cette pratique. Nous y lisons notamment: « Ils ont bâti les hauts-lieux de Baal dans la vallée de Ben-Hinnom, pour faire passer leurs fils et leurs filles par le feu, en l'honneur de Moloc, ce que je ne leur avais pas commandé; et il ne m'était jamais venu à la pensée qu'on pût commettre une telle abomination. » — Jérémie 32: 35, *Sy*.

On ne peut affirmer avec certitude que ce rite en l'honneur de Moloch était le même que celui des hindous qui traversent le feu pour parvenir jusqu'à leurs idoles. Quoi qu'il en soit, le récit biblique prouve que le rite consistant à passer par le feu pour offrir aux divinités un sacrifice ou des actions de grâce, ou pour se purifier, était pratiqué des siècles avant l'ère chrétienne.

Depuis longtemps, cette pratique est associée aux idoles. Les Chinois de la province de Fou-Kien faisaient traverser à leur dieu (dans une chaise à porteurs) des charbons ardents. Le prêtre des Dosadhs dans le Béhar, en Inde, devenait, croyait-on, l'incarnation du dieu de tribu Rahu lorsqu'il traversait la fosse de braises ardentes. Le culte de Bir, héros de la tribu des Bhuiyas de Mirzapour, comporte également la marche sur le feu.

Aucune des nombreuses hypothèses présentées pour expliquer ce phénomène n'est entièrement satisfaisante. Puisque, depuis des temps immémoriaux la marche sur le feu a été un des rites de la religion païenne, la conclusion s'impose que les esprits méchants n'y sont pas étrangers. La Bible révèle l'existence de ces forces spirituelles iniques quand elle dit que les chrétiens doivent lutter « contre les esprits méchants dans les lieux célestes ». — Ephésiens 6: 12.

Le Créateur n'a jamais ordonné à l'homme de l'adorer par la pratique d'un rite aussi extravagant. Il ne lui est jamais venu à l'esprit de faire traverser des fosses remplies de braises ardentes à ses adorateurs ou de les faire sauter à travers le feu (comme dans les fêtes européennes du feu) pour l'honorer ou pour accomplir un vœu. Il ne désire pas non plus que ses créatures manifestent leur ferveur religieuse en se transperçant les joues et la langue de brochettes, en s'enfonçant des milliers d'épingles dans la chair ou en y fixant des crochets comme le font certains hindous qui marchent sur le feu. Dieu ne veut pas davantage qu'on lui témoigne son dévouement en portant dans les mains ou sur la tête un pot de terre contenant des écorces de noix de coco enflammées, comme le firent deux hindoues avant la cérémonie de la marche sur le feu à Ceylan. Le fait que ces femmes ne ressentaient aucun mal ne signifie nullement que le vrai Dieu approuvait leur action. De telles pratiques sont à ses yeux une abomination, au même titre que celles des adorateurs de Moloch.

La Bible établit clairement la forme d'adoration que Jéhovah, le Créateur de l'homme, demande, et elle la met en contraste avec les pratiques des religions d'inspiration diabolique. De même que Dieu défendait jadis à ses adorateurs de pratiquer les coutumes religieuses païennes, de même il le défend à ses adorateurs modernes. Que l'on trouve ou non une explication naturelle satisfaisante au phénomène de la marche sur le feu, on ne peut jamais considérer celle-ci comme une pratique approuvée par Dieu. A cause de son origine païenne, les chrétiens ne peuvent jamais se livrer à une telle pratique.

Le nouveau palais atlantique

L'O.T.A.N. (l'Organisation du Traité de l'Atlantique-Nord) vient d'être dotée d'un nouveau siège permanent à Paris. Il y a bientôt dix ans, elle avait été abritée dans des bâtiments « provisoires » qui furent installés dans les jardins du Palais de Chaillot et qui gâchent aujourd'hui encore l'un des coups d'œil les plus remarquables de la capitale française. A présent, l'O.T.A.N. possède son propre palais à la porte Dauphine, en face du Bois de Boulogne. Le nouveau bâtiment, qui a coûté 45 millions de nouveaux francs français, a la forme d'un A majuscule couché dont les deux ailes sont longues de 185 mètres. Il comporte treize salles de conférence, mille bureaux (78 pour les Etats-Unis, 60 pour la Grande-Bretagne, 50 pour l'Allemagne de l'Ouest, 40 pour la France, etc.) et 3,4 kilomètres de couloirs! (On dirait que, dans l'O.T.A.N., ces derniers sont plus importants que les salles de conférence...) Le terrain a été offert à l'organisation en 1954 par le gouvernement français. La construction et l'équipement de l'édifice ont été effectués par plusieurs pays-membres. La France s'est occupée de la maçonnerie et de la vitrerie, la Belgique a fourni les huisseries métalliques et les tables, les Pays-Bas, le matériel électrique, la Grande-Bretagne, le matériel de cuisine et certains ameublements, les Etats-Unis, les panneaux de chauffage, l'Italie, les marbres et les céramiques, le Luxembourg, la charpente d'acier, l'Allemagne de l'Ouest, l'installation téléphonique et des meubles, etc. *Le Monde* précise que « cette coopération se manifeste également parmi le personnel, et l'on entend sur les chantiers aussi bien le français que l'allemand, l'anglais que l'italien ». En somme, une sorte de tour de Babel à rebours...

Les principales clauses du Traité

Le Traité de l'Atlantique-Nord, signé en 1949, réunit actuellement en une organisation de défense commune les quinze pays suivants: Allemagne de l'Ouest, Belgique, Canada, Danemark, Etats-Unis, France, Grande-Bretagne, Grèce, Islande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et Turquie. Voici les principales clauses du pacte atlantique: « Les Parties contractantes réaffirment leur (...) désir de vivre en paix avec tous les peuples et tous les gouvernements. (...) Elles cherchent à favoriser la stabilité et le bien-être dans la région de l'Atlantique-Nord. Elles ont pris la résolution d'unir leurs efforts en vue de la défense collective et du maintien de la paix et de la sécurité. (...) Pour atteindre les objectifs du Traité avec plus d'efficacité, les Parties agiront individuellement et collectivement, s'aidant elles-mêmes et aidant les autres à maintenir et à développer leurs capacités individuelles et collectives pour résister à une attaque armée. (...) Les Parties conviennent qu'une attaque armée contre une ou plusieurs d'entre elles en Europe ou en Amérique du Nord, sera considérée comme une attaque contre toutes; en conséquence, il a été convenu que chacune d'elles (...) viendra en aide à la Partie ou aux Parties attaquée(s) et entreprendra toute action, y compris l'utilisation de la force armée, jugée nécessaire pour restaurer et maintenir la sécurité de la région de l'Atlantique-Nord. »

Malaise dans l'O.T.A.N.

L'inauguration du nouveau palais de l'O.T.A.N. au mois de décembre dernier ne s'est pas faite dans l'euphorie qui règne normalement quand on pend la crémaillère. Elle a eu lieu plutôt dans une ambiance de crise. Bien que les problèmes n'aient jamais manqué à l'alliance atlantique, deux facteurs ont toujours joué (parfois *in extremis*, il est vrai) pour sauver la situation, savoir, les menaces du communisme international et le fait que les Etats-Unis ont supporté la plus grande partie des dépenses militaires de l'alliance. Mais la conjoncture politique et économique dans le monde a récemment modifié ces deux facteurs. La « campagne de paix » menée par M. Khrouchtchev, sans convaincre tout le monde, a réussi néanmoins à diminuer la tension entre les deux blocs et, partant, à mettre en doute la nécessité de tant de dépenses militaires. En même temps, la situation économique ayant changé en faveur de l'Europe, les Etats-Unis ont fait comprendre à leurs alliés atlantiques que désormais ils auront à supporter une plus grande partie du fardeau financier de l'O.T.A.N. Le malaise a éclaté quelques jours avant la session annuelle du Conseil ministériel de l'alliance qui devait inaugurer le nouveau siège de l'organisation. Par une « fuite », dont la fortuité semble être difficile à établir, certains propos tenus devant le comité militaire de l'alliance (les débats de cet organisme sont normalement rigoureusement secrets) ont été rendus publics. « Une dépêche Associated Press, écrivit *Le Monde*, révèle en effet que le général Nathan Twining, président du comité des chefs d'état-major américain, a déploré que « la plupart des pays-membres » ne remplissent pas leurs obligations militaires à l'égard de l'alliance. Il a laissé entendre que la France était la principale responsable de cet état de choses en refusant de laisser stocker sur son sol des armes atomiques et d'intégrer ses forces de défense aérienne. » *Le Monde* a ajouté que « ces propos étalent au grand jour les divergences entre notre pays et l'O.T.A.N. » et que « malheureusement on voit mal comment la confrontation de points de vue aussi opposés pourrait conduire à un rapprochement ». En effet, à l'issue du Conseil atlantique tenu dans le beau bâtiment neuf, un communiqué a été publié vantant l'unité de l'alliance, mais la plupart des commentateurs sont d'avis que le malaise est loin d'avoir été dissipé.

Quand Dieu annoncera la paix à toutes les nations — espérez-vous en profiter?

1. Dieu nous a promis une paix sans fin. — Esaïe 9: 6.
2. La génération actuelle la verra établie. — Marc 13: 30.
3. Tous les humains ne pourront pas en bénéficier. — Matthieu 25: 46.
4. Il vous faut agir sans tarder si vous voulez en profiter. — Luc 21: 21.
5. La première chose à faire est de lire la brochure intitulée:

QUAND DIEU ANNONCERA LA PAIX À TOUTES LES NATIONS

Elle contient le texte du message réconfortant, tiré de la Parole de Dieu, qui a été annoncé aux dernières assemblées de district des témoins de Jéhovah tenues dans le monde entier. Vous partagerez l'enthousiasme que ce message a suscité lors de ces réunions.

Commandez aujourd'hui même un ou plusieurs exemplaires de cette brochure. Elle ne coûte que 0,25 NF l'exemplaire ou 0,50 NF pour trois exemplaires (respectivement, 2 fr. 50 ou 5 fr. belges, 5 ou 10 cents canadiens, 25 ou 50 ct. suisses).

Association « Les Témoins de Jéhovah » 81, rue du Point-du-Jour, BOULOGNE-BILLANCOURT, (Seine).
(C. C. P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer ..... exemplaire(s) de la brochure « Quand Dieu annoncera la paix à toutes les nations ». Ci-joint, la somme de .....

Nom ..... Ville .....

Rue et No ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE : 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C. C. P. 969-76); CANADA : 150 Bridgeland Ave., Toronto 19; SUISSE : 39 Allmendstrasse, Berne 22 (C. C. P. III 3319).